

**Entretien de Daniela Ricci avec Fatma Zohra Zamoum,
à propos de son film *Kedach ethabni (Combien tu m'aimes)*.**

Vous avez géré toutes les phases de ce film, de l'écriture du scénario, à la distribution en Algérie. Pouvez-vous en décrire le parcours ?

La première version du scénario a existé en 2007. Après, vu que j'avais un autre film à faire (Z'HAR), il a fallu le terminer, pour me lancer sur celui là. En 2009, en tant que productrice principale, j'ai commencé à chercher des coproductions internationales. Ca aurait du être coproduit entre l'Algérie, le Canada et la France, mais après on s'est rendu compte qu'il n'y aurait pas de financements en France. Le producteur français l'aurait voulu comme film d'initiative française, mais on avait déjà des financements acquis en Algérie (du Ministère de la cultures et de la Télévision algérienne).

Donc on s'est séparé avec les coproducteurs et j'ai commencé les repérages et le casting, entre avril et juin 2010. En faisant le film, avec uniquement les financements algériens il fallait le faire en très peu de temps (5 semaines) et donc il a fallu une préparation excellente. On a tourné entre novembre et décembre 2010, (donc toutes les scènes qu'on voit où les gens se baladent en t-shirt c'est du cinéma car il faisait froid, en plus on était vraiment sur les hauteurs de la ville). La postproduction a été faite au Maroc, avec le soutien du CCM (Centre cinématographique marocain). Le film était prêt en juillet 2011, on a fait un avant première internationale au Qatar au Doha Tribeca Film Festival en octobre 2011, il sort maintenant (avril 2012) en salle en France (distribué par Les films à fleur de peau), et le 19 mai, après les élections, en Algérie, où on a déjà fait une avant-première. Tout ça c'est beaucoup de temps et de travail.



Quel était le budget ?

Entre financement en argent, apporte industrie et travail humain on est autour de 600.000€, on a reçu plus ou moins la moitié en argent et le reste en industrie, comme le travail de laboratoire au CCM, le matériel et le soutien logistique qu'on a eu en Algérie.

Bien qu'on est dans les célébrations de l'indépendance de l'Algérie, *Combien tu m'aimes* ce n'est pas un film politique. Comme le dit le titre est plus un film sur les sentiments. Pourquoi ce choix ?

J'avais envie de parler des sentiments. Les spectateurs ont l'habitude d'attendre de l'Algérie un cinéma de l'énonciation, de la politique oratoire. Je trouve que souvent les personnages sont des symboles politiques, jamais des êtres complètement humains. Là ce sont plutôt des êtres humains, qui ont la particularité de vivre en Algérie, qui ont des problèmes liés au contexte, mais qui ne sont pas là pour dire je suis ceci ou je suis cela. Ils vivent et sont en vie tout simplement...

Quant au 50^{ème} anniversaire de l'Indépendance, le film pourrait y renvoyer si on considère les générations dont il est question dans le film, même s'il ne s'agit pas de film révolutionnaire au sens littéral.

Pourquoi le choix de tourner sur les hauteurs ?

Alger est fait de plusieurs montagnes, les unes à côté des autres ; on passe son temps à monter et à descendre, il y a alors des moments où on voit la mer, il y a des moments où on ne la voit plus, et c'est très beau. Je tournais à Alger pour la première fois et je ne pouvais pas me permettre de tourner à l'extérieur parce que c'est un sujet intimiste, j'ai du faire le choix douloureux de tourner dans une ville que j'aime beaucoup et que je trouve très cinématographique, en la montrant très peu. La solution a été de transformer la ville en balcon, et d'être sur les hauteurs pour pouvoir l'appréhender toute entière, au lieu de se balader et de faire des cartes postales sur tous les quartiers, du coup on ne la voit que d'un seul point de vue qui est le balcon physique des grands parents, mais cela en même temps transforme d'une certaine façon Alger en balcon.



Le gamin est porté par son amour pour les animaux qui est aussi un amour pour la vie et la liberté, comme quand on le voit ouvrir la cage du petit oiseau, justement, sur le balcon...

Absolument. On a été tous bercés par la présence de la nature magnifique en Algérie. J'ai choisi de m'attacher à un enfant, de lui trouver une passion, qui est celle des animaux et donc de rester autour de ça, de construire quelque chose autour de sa passion, de son quotidien, de la façon dont, dans la maison de ses grands parents, il peut s'approprier d'un espace qui n'est pas le sien. Il arrive dans la chambre de son père et de son oncle, qui datait de l'époque où ils étaient eux-mêmes petits, avec Goldorak, ils étaient enfants dans les années 80. L'enfant a choisi le même papier qu'il avait dans sa chambre chez lui, je ne sais pas si ça se comprend, mais c'est comme ça que je l'avais écrit. L'émotion de sa mère donc ne tient pas uniquement au fait qu'il s'est fabriqué déjà une chambre chez ses grands parents, mais qu'il a fabriqué exactement la même chambre que celle qu'il a chez lui. C'est des petites choses de l'intime qui ne sont pas spectaculaires. On m'a rapproché que dans mon scénario manquait des éléments dramatiques. Je dis que c'est un film modeste dans ce qu'il raconte et dans la façon de raconter et je l'assume. Ce n'est pas un défaut mais une façon de raconter. C'est une chronique du quotidien, qui n'a pas besoin d'être sur-dramatisée.

Par moments la caméra nous accompagne comme dans un documentaire. Est-il un effet cherché ?

C'est exactement à ça que je voulais arriver et ça a été le fruit de beaucoup de travail ; même si c'est une fiction, le côté documentaire permet de donner corps au quotidien des personnages. Mon parti pris était de déplacer les propos du cinéma sur l'Algérie, sur quelque chose qui est de l'ordre de l'intime, d'écouter finalement l'intimité de la vie.

J'avais envie de regarder les belles choses de la vie, celles qui font que je me sens algérienne, parce que j'ai vécu des expériences agréables dans mon enfance, de la générosité, de

l'entraide, de la solidarité, le partage. Sont des choses formidables, qui empêchent la société de se clochardiser totalement.

Le côté documentaire a été aussi renforcé par un choix de filmage, beaucoup de gros plans pour saisir les émotions des personnages et leurs troubles intérieurs. C'est un choix de proximité qui renforce le côté intimiste du film.

Le regard sur les femmes, qui nous rappelle *La pelote de laine*, semble nous dire que rien ne change, tandis que à un certain moment dans le film on avait l'espoir qu'avec le gamin la situation pouvait changer pour les générations futures.

Ce qui m'intéressait c'était de voir de façon douce comment les gens se débrouillent dans leurs vies, pour trouver leur espace de liberté. Parce que les gens ne sont pas en train de protester ou de contester chaque jour de leur vie, ils s'arrangent, ils mentent, ils font sans qu'on les voient. Ils trouvent un moyen de vivre ce qui les intéresse de vivre, sans que la société ne les juge, sans que les pères ou les frères ne les découvrent ; et tout le monde vit comme ça. C'est une façon de franchir les limites, mais de revenir vite à l'ordre, et ça ne permet jamais une transformation totale de la société, car il ya des codes tout-puissants qui existent, comme le code de la famille. Il y a beaucoup de pressions de tout genre, sociales, législatives qui font que les gens ont beau franchir des limites, mais ils reviennent là où ils doivent revenir.

Dans les film toutes les limites sont un peu pointées, les limites du genre, ce que un homme ou une femme peut faire, les limites extérieur / intérieur, les limites entre ce qu'on doit voir et ce que on ne doit pas voir, les limites entre la cage et la liberté... Les gens se débrouillent, mais ça ne change pas grande chose. Il fallait qu'on sente la douceur de vivre à l'intérieur du drame, sans que ce soit un bouleversement définitif.



L'enfant insiste incessamment sur l'école, c'est une façon de souligner l'importance de la culture ?

J'ai pris une famille de classe moyenne, conservatrice mais aussi un peu progressiste, qui donne importance à l'éducation, au fait qu'en allant à l'école on améliore sa condition, c'est comme ça que leurs enfants sont devenus médecins ou informaticiens, et ils transmettent ça au gamin. Donc gamin il a une insistance particulière sur l'école, mais c'est juste pour pointer qu'il n'est pas dans son contexte habituel et dans sa vie.

Comment a été fait le casting pour l'enfant ?

Pour l'enfant c'était son premier rôle. J'ai vu à peu près 150 enfants, c'est énorme, mais tu ne peux pas confier la responsabilité d'un film à un gamin comme ça. Je voulais être sûre qu'il pouvait après reprendre l'école sans perdre l'année scolaire. Il y en avait deux ou trois qui étaient bien, mais je voulais être sûre qu'ils puissent bien jouer, que les parents les soutiennent et qu'ils puissent vivre une belle expérience, sans que leur vie soit perturbée.